

Alphonse LeRoy et la Protopédiatrie du début du 19e siècle

S. Kottek

Résumé

Bien que la pédiatrie n'ait été établie comme spécialité que vers le fin du 19e siècle, l'intérêt pour les enfants, sains ou malades, s'éveilla environ un siècle plus tôt. Parmi les obstétriciens qui écrivirent sur les maladies des petits enfants, Alphonse LeRoy (1742-1816) est parmi ceux dont on a relativement peu parlé, du moins dans ce contexte. Nous avons entrepris de montrer dans cet essai que son ouvrage intitulé "La Médecine Maternelle" (1803) n'est pas moins caractéristique de cette période que ceux beaucoup plus connus d'Underwood ou de Buchan en Angleterre, et de Hecker ou de Hufeland en Allemagne.

Summary

Although pediatrics as a specialty was not founded before the end of the 19th century, physicians showed a growing interest in childhood about a century earlier. Alphonse LeRoy (1742-1816), an obstetrician in Paris, was one of them, and little has been written on him in this context. We have endeavored to show that his work entitled "La Medecine Maternelle" (1803) is in no way less representative of this period than the much more celebrated works of the English authors Underwood or Buchan, and those of the German scholars Hecker or Hufeland

Alphonse LeRoy (ou Leroy, 1742-1816) est né à Rouen où il a commencé ses études de médecine. Il les a poursuivies à Paris où il a passé son doctorat. Il fut le collègue de Sigault à la Maternité et le suivit dans sa campagne en faveur de la symphysiotomie. En fait, LeRoy et Sigault entrèrent par la suite en compétition, chacun décrivant la méthode comme s'il l'avait inventée.

LeRoy a laissé un traité sur *la pratique des accouchements* (Paris 1778) qui fut traduit en allemand (1779), un autre ouvrage sur *les habilllements des femmes et des enfans* (Paris 1772) et une plaquette sur l'opération de la symphyse (1778). Il a malheureusement aussi une réputation de "personnage arrogant et en-

vieux" (Witkowski, p. 147). En tant qu'obstétricien il a certes laissé une réputation inférieure à celle de ses contemporains Levret, Sigault et Baudelocque.

Mais c'est à Alphonse LeRoy le "protopédiatre" que nous nous proposons de consacrer cette étude.

LeRoy fut sans doute le plus bel exemple en France de l'évolution d'un accoucheur vers la "pédiatrie" sur le modèle d'Underwood en Angleterre. Nous allons donc consacrer quelques pages à une analyse sommaire de son traité intitulé *Médecine maternelle, ou L'art d'élever et de conserver les enfans* publié à Paris chez Méquignon l'Aîné en 1803 (an XI).

Avant de considérer plus en détail la longue introduction (25 pages) de son ouvrage, voyons-en rapidement la table des matières. Les 7

Portrait d'Alphonse LeRoy, peint par David (1783), (Musée Fabre, Montpellier)



premiers chapitres (pp. 1 -32) traitent de la physiologie de l'embryon et du nouveau-né. Les chapitres 8-12 traitent de l'environnement (le lit, la lumière, le froid, la chaleur...), du caractère de la nourrice, et de l'allaitement. Le reste de l'ouvrage traite de la pathologie du nourrisson, mais on y trouve également des développements sur la "transpiration insensible" (ch. 18), sur l'alimentation non lactée (ch. 19), sur les effets de l'air pur (ch. 21), sur l'exercice (ch. 22), le sommeil (ch. 23), le sevrage (ch. 25), le marasme (ch. 26). Puis de nouveaux chapitres sur la pathologie (ch. 28 à 44). Le dernier chapitre donne des vues générales sur les remèdes applicables aux enfants. Le chapitre 40 traite de l'inoculation. LeRoy s'y montre opposé à la pratique (toute neuve) de la vaccination : "on va chercher chez les animaux un virus dont on ne connaît pas la nature..." Il ajoute cependant : "je laisse au temps et là l'expérience à éclairer les gens sages, ils jugeront si c'est à tort que j'ai blâmé cette pratique adoptée avec une extrême vivacité par les jeunes médecins" (p. 356). C'était assurément à tort...

LeRoy n'adopte donc pas facilement les idées nouvelles : il laisse cela aux "jeunes médecins".

Pourtant, c'est à ces mêmes "jeunes médecins" qu'il adresse son ouvrage (p. VI). C'est que déjà à cette époque, et de tous temps, les jeunes acceptent les idées nouvelles qui paraissent avoir été expérimentées correctement, alors que les praticiens plus âgés attendent, paradoxalement, l'épreuve du temps.

LeRoy fait preuve d'érudition, en bon émule du siècle des Lumières, et cite souvent les auteurs anciens, tels Aristote ou Pythagore. Lorsqu'il parle des troubles du sommeil, par exemple, LeRoy condamne les médications soporifiques, ainsi que le bercement. Il remarque : C'est par de douces chansons... que les Grecs faisaient endormir leurs enfants; on sait qu'à leur imitation le père de Montaigne faisait réveiller son fils au son des instruments... Il faudrait endormir le soir les enfants par une mélodie douce... et les réveiller le matin par une harmonie plus ou moins vive. Les pythagoriciens commençaient et finissaient leurs journées par de semblables exercices musicaux (pp. 156-157).

LeRoy propose même que des musiciens composent des mélodies spécialement adap-

tées à ces effets. Il avait même projeté de préparer, en collaboration avec son fils, un ouvrage sur "l'éducation des sens, des sensations et des passions" (p. 158), ouvrage qui apparemment n'a jamais vu le jour.

L'introduction

De même que LeRoy intitule son ouvrage "Médecine Maternelle", il commence par affirmer que seules les mères, ou à défaut, "les femmes", sont capables de soigner les enfants. Écoutons-le :

Un ancien proverbe dit : "Le médecin d'un enfant est une femme". (L'auteur concède le fait que l'instinct de tendresse rend les femmes "seules capables de donner des soins à la première enfance")

Mais veut-on dire par là que la médecine est inutile aux enfants? Ce serait une grande erreur; car il n'est pas de temps dans la vie où la médecine soit plus puissante, et souvent plus nécessaire, surtout pour diriger les soins maternels.

"Quelle science importe-t-il plus d'apprendre aux femmes, que celle de conserver et de bien élever leurs enfants ? C'est ce qui m'a fait donner à cet ouvrage le titre de Médecine maternelle; ouvrage que j'adresse aux jeunes médecins, afin qu'ils expliquent aux mères les motifs de leurs conseils; et aux mères afin qu'elles puissent juger si ces conseils sont fondés sur la connaissance de la nature (pp. v-vi)."

Dans un premier temps, LeRoy évoque "la médecine" en tant que "directrice" des soins maternels. Ce qui est quelque peu en deçà de ce que le titre "Médecine Maternelle" semble impliquer. Il s'agit de la médecine pour les mères et non de la médecine des mères. LeRoy voudrait que l'art de conserver et d'améliorer les enfants devienne une science, propagée "par un enseignement analytique" (p. vi).

La plupart des enfants, écrit LeRoy, périssent peu après la naissance :

"Parmi le petit nombre d'enfants qui surnagent sur le fleuve de la vie, combien peu arrivent à une virilité robuste? Les mères, les nourrices, transmettent aux enfants des principes de dégradation de toute espèce. Tant et tant sont détériorés, qu'à peine sur vingt individus qui survivent, en trouve-t-on un dont la constitution physique soit parfaitement saine. Cette dégénérescence et ces vices vont toujours croissants avec la civilisation" (pp. vi-vii).

Après avoir évoqué la dégénérescence de l'espèce humaine liée à la civilisation, LeRoy s'en prend à la passivité des gouvernements, qui pourtant devraient être sensibles aux avantages d'une démographie saine et progressive.

Puis il s'adresse aux jeunes médecins:
"J'ai conseillé aux jeunes médecins de commencer l'étude et la pratique de la médecine par les enfants: il est beaucoup plus facile de remédier à leurs maladies qu'à celles des adultes, parce que les causes en sont moins nombreuses; les sensations sont moins multipliées : il est plus facile de connaître, de réparer, de modifier, de changer les principes qui les constituent : ils se rapprochent plus de l'état élémentaire, ils sont plus homogènes; les combinaisons sont moins multipliées, les atmosphères qui circulent autour de chacun de leurs systèmes, sont plus étendues: en sorte que si leur réseau est plus frêle, le mouvement, la vie qui circule autour de chaque système et même de chaque molécule, s'étend plus loin et se meut plus rapidement; de là vient que chez eux on peut mieux étudier et connaître ce que c'est que la vie" (pp. ix-x).

On sent que ce livre fut publié du vivant de Bichat - que LeRoy évoque d'ailleurs plus loin dans cette Introduction (1) sans le nommer - quand l'auteur déclare que la médecine doit être

MEDECINE

MATERNELLE,

O V

L'ART D'ÉLEVER ET DE CONSERVER

LES ENFANS;

PAR ALPHONSE LEROY,

Docteur - Régent, Professeur à l'Ecole
spéciale de Médecine de Paris; Membre de plusieurs
Sociétés savantes.

*Sinite paivulot venire ad m»,
Évang. S. MATH.*

A P A R I S ,

Okti MiQCioxos l'ainé, Libraire, rue de l'Ecole ds
Jitdjtjne., a°. 3, vis-a-vis la rue Haute-Feuille.

A X xi. —M. DCCC. m.

plus qu'une observation :

"...Aujourd'hui, elle peut s'appuyer sur la théorie. La théorie de la médecine peut et doit se perfectionner, parce que les sciences ont acquis un grand degré de certitude physique. La médecine est le résultat de toutes les autres sciences; elle doit être fondée sur l'encyclopédie de ce que l'homme connaît dans la nature" (p. x).

LeRoy se lance alors dans de longues considérations quelque peu fumeuses sur la nutrition, l'accroissement, l'anatomie - bref, la théorie médicale (pp. xi-xviii).

Tout cela n'est évidemment pas adressé aux mères, mais bien aux jeunes médecins, le but étant de montrer la différence entre les enfants et les adultes. Puis il fait référence à Rousseau (2):

"Un philosophe éloquent a excité l'enthousiasme maternel, mais j'ai cru qu'un philosophe médecin le devait diriger. Rousseau fut

*Médecine Maternelle. Page de titre du livre
d'Alphonse LeRoy*

le grand apôtre de la maternité: on a mal entendu ses principes, qui sont politiques plutôt que médicaux. Ce grand homme, plein de sensibilité et d'indignation contre les maux de la société, créa un être idéal qu'il en fit le plus indépendant possible, et qu'il ne soumit qu'aux nécessités de la nature; il fallait au contraire, indiquer l'art de rendre l'homme plus attaché à l'ordre social: il fallait l'améliorer, le perfectionner au physique et au moral par un art physique, et fondé sur son organisation: mais, pour cet effet, il fallait des connaissances médicales, et surtout celles de l'organisation de l'enfant, et celles des besoins qui en dérivent. Mais Rousseau, tout entier à l'amour de la nature sauvage, ne voulut devoir à la nature cultivée aucun de ses avantages immenses. Il voulut des générations plus robustes, mais il connut mal l'art de réaliser les bienfaits qu'il avait conçus. En attachant les mères à leurs enfants, en débarrassant ceux-ci de leurs liens, il fit un très grand bien sans doute, mais les âmes ardentes ont adopté trop avidement tous les autres principes et toutes les autres conséquences d'un ouvrage politique..."(pp. xviii-xix).

Le médecin, au contraire, doit indiquer les moyens de renforcer la nature pour "conserver et même améliorer l'enfant".

L'un des obstacles essentiels à la pratique pédiatrique était pour les médecins le fait que le petit enfant ne parle pas. Il n'y a donc pas d'anamnèse directe possible. LeRoy ne peut esquiver le problème. Écoutons-le :

"Les enfants n'ont point, dit-on, de langage pour exprimer leurs besoins; mais quand une mère sensible et un philosophe attentif les écoutent et les observent, alors ils se font entendre facilement : leur signes sont pour ceux qui leur donnent des soins, tout aussi expressifs que les nôtres. Je me plais à étudier chez eux ce langage, et leur sagacité m'a paru toujours plus profonde qu'on

- Illustration du livre de LeRoy
(à la fin de l'Introduction)

ne la jugeait. Ils distinguent parfaitement la nature des affections qu'on leur porte : ils obéissent facilement, avec joie même, à ceux dont la sensibilité non obligée est dirigée par la raison; mais ils sont rebelles, ingrats même quelquefois envers leurs parents, parce qu'ils distinguent et la nature physique, et l'aveuglement, et l'égoïsme, de leurs affections. L'enfant a une foule immense de passions qui dérivent d'un petit nombre de besoins; pour les satisfaire il raisonne bien plus qu'on ne pense: ce sont de petits hommes qui discernent trop bien que nous ne sommes trop souvent auprès d'eux que de grands enfants. Voilà ce qui a nui à leur éducation, qui devrait être basée sur les affections les plus tendres, mais en même temps les mieux dirigées par la raison. Aussi des parents qui sont aussi tendres que raisonnables ont des enfants bien élevés" (p. xxi).

Pour l'auteur, les enfants sont plus raisonnables qu'on ne le pense, bien qu'il faille savoir les comprendre. Pour cela il faut également savoir les approcher. LeRoy en vient ensuite à rationaliser son propre amour des enfants: "C'est donc l'enfant qui apprend à l'homme à se connaître" écrit-il, et voilà qu'il devient lyrique :

"Ah! me dis-je à moi-même, comment ne pas aimer ces petits êtres qui nous révèlent, lorsqu'on les observe, les grands mystères et de notre économie et de notre entendement ?" (p. xxii).

Et il ajoute:

"C'est donc chez eux (chez les enfants) qu'il faut étudier de l'homme et le moral et le physique".

En conclusion, avant de citer un souhait d'Anaxagore - qui n'a sans doute pour but que de souligner son érudition - l'auteur s'écrie :

"Puissent ainsi les bienfaits de la vraie médecine se répandre de plus en plus sur ce premier âge! C'est là le bien que je désire-



rais laisser après moi, c'est mon vœu principal."

Que conclure de la lecture de cette introduction? LeRoy adresse son ouvrage, comme beaucoup d'auteurs contemporains ou antérieurs, à la fois aux mères et aux jeunes praticiens. Contrairement à d'autres auteurs, LeRoy évite cependant de fustiger les femmes (mères, nourrices, sage-femmes incultes et leurs traditions surannées). Il veut que les mères prennent en mains-propres l'éducation physique (ainsi que l'on disait à cette époque) de leurs enfants, mais sous contrôle médical (3). LeRoy insiste sur l'alimentation des petits enfants, à laquelle il consacre plusieurs chapitres de son livre (4). Même lorsque la mère ne peut allaiter, il déconseille le recours aux nourrices. Il conseille une nourriture demi-solide précoce, dès le 3e mois, et y ajoute volontiers un peu de bouillon de veau, ou de volaille.

"Tous ces accessoires au lait permettront à une mère délicate et faible de nourrirparfai-

tement son enfant. Quelles autres que les mères peuvent donner aux enfants cette gradation de soins propres à améliorer et fortifier notre espèce ?" (p. 113).

Et là, LeRoy condamne les "femmes mercenaires" dont l'indigence, l'ignorance et la grossièreté ne permettent pas qu'on les éduque. Il se montre là plus éclectique que d'autres auteurs qui tentent de réformer tout le groupe des "soignantes", et probablement aussi plus réaliste.

Par contre, il est quelque peu utopiste lorsqu'il invite les jeunes médecins à commencer par l'étude de la médecine des enfants.

"En effet", écrit-il, "les maladies des enfants sont moins nombreuses et il est plus facile de les traiter" (p. x).

De nombreux auteurs se plaignent en effet de la réticence de la plupart des médecins de se charger du traitement des enfants. Ainsi que l'exprime le pionnier anglais George Armstrong (1767) : *"Je me suis laissé dire qu'il y a ici des médecins de renom qui ne se font aucun scrupule d'affirmer que lorsqu'un enfant est malade, il n'y a rien à faire"* (p. 3). Un autre Anglais, l'auteur-vedette William Buchan, déclare dans l'édition de 1795 de sa *Médecine Domestique* que, contrairement à ce que l'on croit couramment, les maladies des enfants ne sont pas plus difficiles, ni à diagnostiquer, ni à traiter, que celles des adultes (p. 31, en note). Christian Wilhelm Hufeland, auteur allemand à succès, veut lui aussi encourager les jeunes médecins à se lancer dans la pratique pédiatrique, ce qui, dit-il, peut être une façon fort efficace pour se créer une clientèle (1793, pp. 289-290). Hufeland voit essentiellement trois raisons pour le retard pris dans cette branche de la médecine: la formation insuffisante des médecins, le manque d'hôpitaux pour enfants et le manque de connaissance de la nature de l'enfant (ibid) (5).

August Friedrich Hecker, Professeur de Pathologie et de Sémiotique à Berlin, déclare que la plupart des praticiens considèrent les maladies des enfants comme des balivernes (*Kleinigkeiten*) qui ne méritent pas leur attention. D'autres, faisant peur aux enfants par leur contenance et leur solennité, sont eux-mêmes les instruments de leur répugnance à traiter les enfants (1805, p. 81). "Pour cette branche de la médecine", écrit Hecker, "il faudrait des médecins capables (*geschickte Aerzte*) que l'on devrait appeler dès le début de la maladie." En spécialiste de la sémiologie, Hecker sait bien que ce n'est qu'ainsi que peut se construire une spécialité, ou du moins une expertise.

LeRoy voulait (en 1803) établir la médecine des enfants sur des bases scientifiques : "cette science doit être réduite à un petit nombre de principes qu'on doit propager par un enseignement analytique" (p. vi). Quatre ans plus tôt paraissait à Paris la traduction française d'un petit livre du pionnier de la santé publique, Johann Peter Frank, intitulé *Traité sur la Manière d'Élever Sainement les Enfants*. Ce traité était "destiné aux parents, particulièrement aux mères qui ont à cœur leur santé et celle de leurs enfants". L'auteur (6) déclare, quelque peu emphatiquement :

"Il est humiliant pour l'art que tant d'enfants, victimes de notre inépuisable apathie et de notre insouciance sur les recherches, augmentent annuellement la liste des morts, et que ces derniers deviennent le cachet de notre négligente et pitoyable méthode curative" (pp. ix-x).

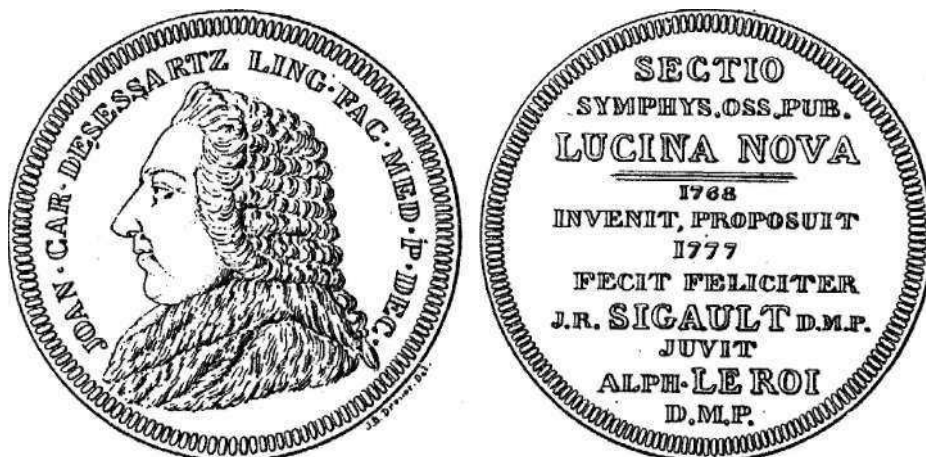
Et il poursuit :

"Nos médecins ne se couvriraient-ils pas d'une gloire immortelle en se dévouant avec un zèle digne de l'entreprise à la recherche de la nature et de l'origine, des causes et des dangers de ces maladies ?" (p. x). "

Pour Michel Boehrer,
"cette partie de l'art (médical)... est bien faite

Médaille frappée en l'honneur de Sigault et LeRoy (1778)

AFNO 1708
SECTIONIM SYMPHYSEOS OSSIUM PUBIS INVENTIT; PROPOSUIT
ANNO 1777
FECIT FELICITER M. SIGAULT, D. M. P.
JUVIT M. ALPHONSIUS LE ROI, D. M. P.



pour provoquer les recherches les plus sérieuses et les plus scrupuleuses de ceux qui se dévouent à consoler l'humanité souffrante..." (p. ix).

Nous avons quelque peu insisté sur ce point particulier qui était la condition primordiale de l'éclosion d'une médecine spécialisée pour les enfants. Il fallait lutter contre l'apathie, l'insouciance, la maladresse, l'incompétence, le parti pris des médecins. Il y avait peu à espérer auprès des médecins chevronnés. C'est pourquoi ce sont les jeunes médecins qui sont la cible des efforts des novateurs. Sensibilisés par les écrits des philosophes éducateurs tels Rousseau qui, bien que récusé par LeRoy, a eu le mérite de bien décrire la nature de l'enfant, stimulés par les enseignements glanés dans les nouveaux hôpitaux pour enfants, les "jeunes médecins" répondent à l'appel. Le livre de Charles Michel Billard (1828), qui applique aux enfants la méthode anatomo-clinique prônée par Morgagni puis par Corvisart et Laënnec annonce le traité de Rilliet et Barthez (1838-1843) et celui de Charles West en 1848. A ce moment, les "jeunes médecins" sont devenus des spécialistes expérimentés, même si la spécialité ne sera vraiment fondée que vers la fin du siècle.

Appendices

1. Quelques remarques sur l'illustration qui se trouve à la fin de l'Introduction au livre de LeRoy.

Au premier plan, une mère selon son cœur est assise, son bébé dans les bras, près de la cheminée où brûle un feu de bois. Le bébé est habillé très légèrement : il n'a pas de langes serrés comme c'était alors largement la coutume. Un jeune enfant, lui aussi peu vêtu, est debout auprès du feu, suçant un os. Le berceau est posé sur le sol (l'auteur est opposé au bercement). Sur la cheminée, quelques fioles de médicaments et un bocal contenant des sangsues dont l'auteur faisait grand usage (cf. pp. 417-420). Au dehors, une maman explorée est assise aux pieds d'une effigie de Jean Jacques Rousseau. Sur ses conseils, elle a, semble-t-il, plongé son enfant dans l'eau froide de la fontaine et l'enfant en est mort.

Cette gravure a très vraisemblablement été créée pour le livre de LeRoy et elle est très significative dans son opposition à l'éducation des enfants prônée par Rousseau.

2. La médaille frappée en l'honneur de Sigault et de LeRoy

La Faculté de Médecine de Paris décida en 1778 de graver sur le revers du jeton d'argent du doyen Jean-Charles Desessartz (7) l'inscription suivante commémorant le succès de la symphysiotomie pratiquée en 1777 sur la femme Souchot avec plein succès :

SECTIOSYMPHYSIS OSSIUM PUBIS, LUCINA
NOVA
1768 INVENIT, PROPOSUIT
1777 FECIT FELICITER
J.R. SIGAULT D.M.P.
JUVITALPH. LE ROI D.M.P.

Sigault reçut 100 de ces jetons et LeRoy 50. La symphysiotomie était censée éviter l'opération césarienne, terriblement crainte (non sans de bonnes raisons) par les femmes.

Notes

- 1) pp. xvi-xviii. Il cite le *Traité des Membranes*. LeRoy applaudit à la "méthode analytique" de Bichat, tout en observant qu'il a lui-même utilisé et prôné cette méthode depuis de nombreuses années.
- 2) Il est à ce propos instructif de jeter un coup d'oeil sur la gravure incluse à la fin de l'introduction, seule et unique illustration de ce livre. (Voir appendice 1)
- 3) Il faut rappeler que LeRoy s'adresse également aux mères qui pourront ainsi exercer un contrôle sur l'avis des médecins, du moins en théorie.
- 4) Ch. 6, sur l'alimentation du fœtus; ch. 10 : sur les différentes qualités du lait; ch. 12 : sur l'allaitement; ch. 19 : sur l'alimentation non-lactée; ch. 25 : sur le sevrage et la nourriture proposée alors.
- 5) A propos des hôpitaux, on rappellera que c'est précisément à cette époque que fut ouvert le premier hôpital pour enfants à Paris, l'Hôpital des Enfants Malades (1802).
- 6) En fait, l'introduction est de la plume de l'éditeur et traducteur de Frank ;; Michel Boehrer.
- 7) J.C. Desessartz fut lui-même un pionnier de la protopédiatrie française. Son traité, intitulé *Traité de l'Education Corporelle des Enfants en bas âge*, date de 1760 et a été consulté par J.J. Rousseau dont l'Emile a paru en 1762.

Bibliographie succincte

(Ouvrages cités)

- ARMSTRONG G. (1767), *An Essay on the Diseases most Fatal to Infants*. London : T. Cadell.
- BILLARD CM (1828), *Traité des maladies des enfants nouveau-nés à la mamelle*. Paris : Baillière.
- BUCHAN W. (1795), *Domestic Medicine; or, the Family Physician*. Philadelphia: T. Dobson (Revised and adapted by S.P. Griffiths).
- DELAUNAY P. (1906), *LeRoy Alphonse Louis Vincent (1742-1816)*. Les chirurgiens-accoucheurs en chef de la Maternité de Paris. Titulaires et prétendants. *Bull. Soc. franc. Hist. Méd.*, 5, 327-44.
- DESESSARTZ JC (1760), *Traité de l'Education Corporelle des Enfants en bas âge*. Paris : Hérissant.
- FRANK JP (1899), *Traité sur la Manière d'Elever Sainement les Enfants, Fondé sur les principes de la médecine et de la physique* (Traduit de l'allemand par Michel Boehrer, Médecin). Paris : Crapelet.
- HECKER AF (1805), *Die Kunst unsere Kinder zu gesunden Staatsbürgern zu erziehen und ihre gewöhnlichsten Krankheiten zu heilen*. Erfurt.
- HUFELAND CW (1793), *Bemerkungen über natürlichen und geimpften Blattern*. Leipzig : GJ Göschen (Le chapitre traitant des maladies infantiles est intitulé : Allgemeine Ideen über Kinderkrankheiten und die wichtigsten Kindermittel).
- RILLIET F & BARTHEZ ACE (1838-1843), *Traité clinique et pratique des maladies des enfants* (3 vols.). Paris : Baillière.

(Ouvrages consultés)

- CUTTER IS & VIETS HR (1964), *A short History of Midwifery*. Philadelphia & London : Saunders.
- RUHRÄH J (1925), *Pediatrics of the Past : an Anthology*. New York : Hoeber.
- STILL G F (1931), *The History of Paediatrics*. London : Oxford University Press.
- WITKOWSKI GJ (n.d.), *Accoucheurs et Sages-Femmes Célèbres*. Paris : Steinheil.

Biographie

Samul Kottek, Professeur d'Histoire de la Médecine à l'Université Hébraïque de Jérusalem.
Auteur de "Medicine and Hygiène in the works of Flavius Josephus" (1994).
Editeur de KOROT, revue annuelle dédiée à l'histoire de la médecine